

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 54 - Le 11 juin 2024

Thomas Dobrée

selon

Paul Eudel

par Jean-Louis Liters

La décision de consacrer *Le Tigre déconfiné* de juin à Jean Frédéric Thomas Dobrée (1810-1895) a été prise le 18 mai, jour de la réouverture du Musée Dobrée à Nantes après douze ans de fermeture et une complète rénovation.

Le concours de Paul Eudel, qui fit de l'ancien élève du Collège Royal de Nantes l'une de ses *Figures Nantaises*, a été des plus précieux.

Responsable de publication : J.-L. Liters

jeanlouis.liters@gmail.com

M. EUDEL (Paul)



Nadar.

Né au Crottoy (Somme), le 25 octobre 1837. — Etudes au Lycée de Nantes. Voyage deux ans aux colonies, revient à Nantes et prend la direction d'une raffinerie. Les affaires ne l'empêchent pas de se livrer aux études d'art et de littérature; il collabore à plusieurs journaux et publie divers volumes. Au théâtre il a donné : Monsieur Gérondif, 1 a. vers (1856); Trouville-revue (Casino de Trouville — 1881); l'Hôtel Drouot, monologue (1882); la Confession, monol., avec Galipaux (1885); le Clavecin, com. 1 a. avec Millanvoye (Bruxelles, Parc — 1892); la Statue du Commandeur, pant. 3 a. avec Evin Mangin, mus. de David (Bodinière — 12 janv. 1892; puis Nouveautés, Londres, Vienne, Pétersbourg, etc.); Polichinelle et la Mort, pant. 1 a. avec Evin Mangin

Figures Nantaises LES DOBREE. A large page of text with multiple columns and sub-sections like 'La Défense des Enfants', 'L'INCENDIE DE TOLLER', 'APRES NOUVEAU', 'LES ACCIDENTS', 'PROFECTURE GILLESME II', 'LES TONNEAUX BATTERENT LES BOUDES', 'LES MOEURS D'ARTILLERIE', 'UNE COLLEUSE', 'UNE COLLEUSE', 'UNE COLLEUSE'.

Thomas Dobrée selon Paul Eudel

Jean Frédéric Thomas Dobrée est né le 31 août 1810 à Nantes. Il est le fils de Thomas Dobrée (1781-1828), armateur, et de Frédérique Marguerite Elisabeth Moller (1788-1858).

On ne trouve rien au lycée sur sa scolarité au collège royal de Nantes, faute de registres ou de palmarès conservés couvrant la période où il fut élève.

Les indications de Paul Eudel sont donc précieuses. Dobrée aurait été élève sous le provisorat de « l'abbé Péricaut ». Il s'agit en fait de l'abbé Pénicault, proviseur de 1827 à 1830. On se reportera au texte de Jean Guiffan dans le livre du bicentenaire (page 67 et suivantes) à propos de ce provisorat qualifié par notre ami historien de « du paradis à l'enfer ! », car marqué par le passage au collège en 1828 de la duchesse de Berry mais aussi par le renvoi de l'abbé en raison d'une affaire de mœurs, pour avoir abusé d'une religieuse en service au collège.

Paul Eudel a consacré aux Dobrée, père et fils, l'une de ses chroniques des Figures Nantaises publiées d'abord dans Le Phare puis en livre. Nous reproduisons là dans son intégralité la partie concernant Thomas Dobrée fils. Un texte documenté qui a fait le bonheur des biographes de ce grand collectionneur.

La parole est donc pour l'heure donnée à Paul Eudel.

Frédéric-Thomas Dobrée

L'enfant. - Né à Nantes, le 30 (*en fait le 31*) août 1810, Frédéric-Thomas Dobrée avait dix-huit ans quand il perdit son père. Il put profiter des enseignements de cet homme supérieur, poussé plus par les circonstances que par l'ambition vers les fonctions publiques et réservant à la vie de famille les meilleurs moments d'une carrière bien remplie.

Le jeune Tom, comme on l'appela longtemps, fut un enfant sage et devint de bonne heure un écolier appliqué. J'ai pu voir un spécimen de sa première écriture. Il n'avait pas sept ans, le 1er janvier 1817, quand, à l'occasion des étrennes, il traçait en gros caractères la lettre traditionnelle où il priait Dieu pour le bonheur de sa mère. Un peu plus tard, il rendit confident de ses faiblesses enfantines un joli petit cahier de papier azuré, décoré à la mode du temps d'un génie ailé qui soutient les emblèmes de la navigation. Il écrit de nouveau à sa mère avec une ingénuité charmante :

« Ton petit Tom ne te promet pas d'être sage, parce que je ne le tiens pas trop ; mais je te promets que j'ai grande envie d'être bien bon. Je me donnerai toute la peine possible pour ne pas fatiguer ma chère Maman. »

De nombreuses fautes d'orthographe prouvent que l'on n'a pas ici guidé la main de l'enfant et que le sincère aveu de ses peccadilles est tout spontané.

Dans un troisième autographe, bien postérieur, daté du 28 février 1826, il promet à Maman :

« ... de se lever matin, de ne pas perdre un instant du temps destiné à son travail, de faire tous les devoirs qu'on exigera de lui, de s'appliquer surtout au grec. »

Le grec devait donc être sa partie faible au Collège Royal de Nantes où on lui fit poursuivre des études commencées sans doute dans la maison paternelle. Il était bien doué d'ailleurs ; il avait même des talents d'agrément, car il cultiva le dessin avec succès. Une petite aquarelle qui doit dater de 1825 est sa propre caricature et le représente la lèvre inférieure épaisse, les cheveux blonds au vent, de grosses lunettes destinées à corriger quelque défaut de la vue et surmontant un nez proéminent à l'excès. Cette image ne laisse guère deviner le *gentleman* aux favoris blancs de la dernière partie de sa vie. Seules, les mèches blondes de la jeunesse rappellent les mèches blanches, qui, dans la vieillesse, voltigeaient autour de son front dégarni.

L'écolier. - On le mit comme externe au Collège Royal de Nantes que dirigeait comme proviseur l'abbé Péricaut (sic) Il avait comme condisciples Louis de la Moricière, Charles Laënnec, Alexandre Petit-Desrochettes, Auguste et Ernest Cherot, Louis Susane, qui devint un général d'artillerie très distingué.

Le Bachelier. - Pour le couronnement de ses études classiques de sciences (physique, chimie, histoire naturelle, mathématiques spéciales), allant alors de pair avec la philosophie, le jeune Dobrée (Thomas), de Nantes, élève externe, obtint, le 21 août 1828, le prix d'excellence dans la classe de chimie.

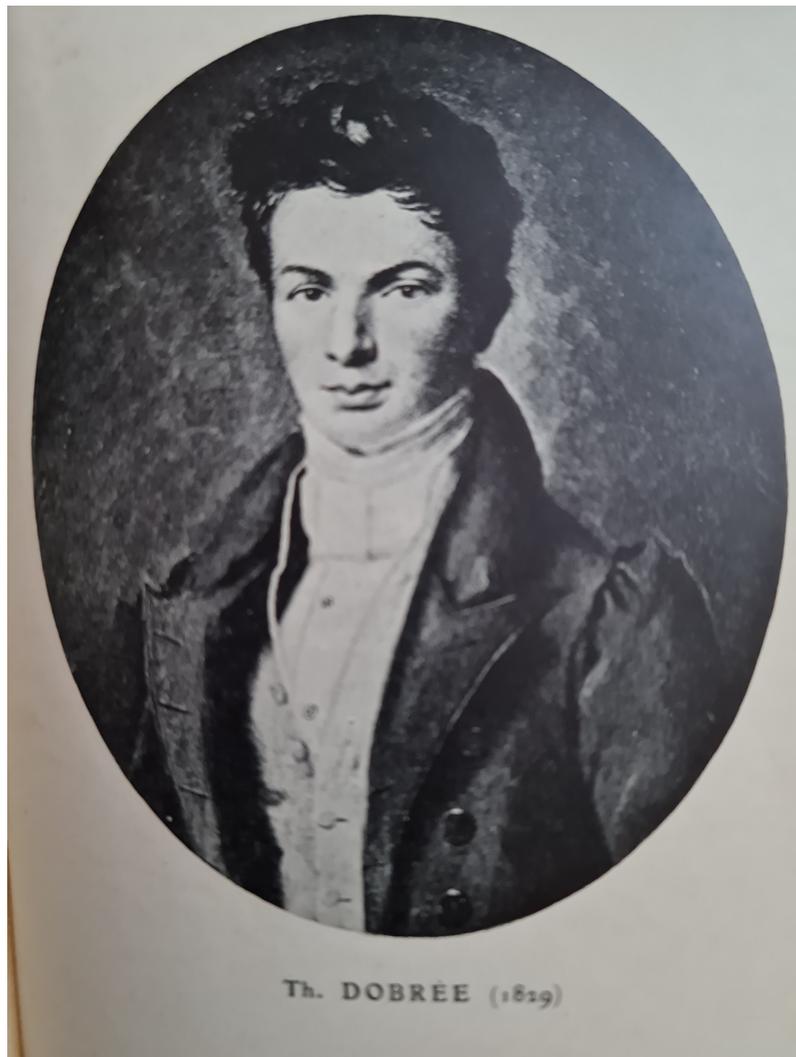
Quelques jours auparavant, il avait soutenu avec succès, devant la Faculté de Rennes, qui ne se transportait pas en ce temps à Nantes pour les examens, les épreuves du baccalauréat ès-sciences.

Je viens de parcourir un ancien document, qui commence par le relevé de l'emploi d'une somme reçue pour le voyage de Rennes et se termine par des effusions de respect filial et de reconnaissance du jeune bachelier à ses parents. Thomas avait, en effet, reçu de son père, le 9 août 1828, 260 francs. Sa grosse dépense a consisté dans les frais de diplôme de baccalauréat : 60 francs ; les frais de voyage par les berlines se sont levés à 25 francs, ceux d'auberge (sic) à 130 fr. 30. Une paire de gants a coûté 4 fr. 40 ; un bain, 2 fr. 40 ; le pourboire au garçon du collège, 2 francs ; celui des domestiques (de l'auberge), 3 francs. Bref, le studieux jeune homme, après avoir fait honneur au nom qu'il porte, remet 41 francs à ses parents. Il les adjure ensuite d'accepter ses remerciements pour lui avoir fourni les moyens d'effectuer un voyage qu'il peut regarder comme le terme de ses études classiques. Il les remercie enfin de toutes les peines qu'ils se donnèrent, « de tous les frais » qu'ils firent pour son instruction: Quand on lui a présenté la plume pour signer le registre du baccalauréat, toute sa satisfaction a été de penser que ses parents n'apprendraient pas son succès sans plaisir. Et la fin de cette note est à citer; elle est comme une profession de foi sous la plume du délicat jeune homme, qui devait garder toute sa vie un penchant à s'accuser de fautes vénielles qui bouleversaient de remords sa conscience scrupuleuse.

« Je dois tout à mes parents, écrit-il, et ce n'est ni à mon esprit, ni à ma science à m'acquitter de cette dette. C'est à mon cœur à la payer et ce cœur (que ma légèreté et mon peu d'énergie leur fit quelquefois accuser à tort de stérilité) leur fera trouver, je l'espère, le paiement de ma dette et le bonheur dans mes soins et mon amour pour eux. »

Un peu de phraséologie, inhérente à l'époque, n'ôte rien à la sincérité de ces déclarations touchantes.

Ce petit manifeste est daté de La Houssinière, sur l'Erdre, où la famille Dobrée avait une propriété. Deux ou trois semaines après, Thomas Dobrée chasse à Briord, chez des amis qu'il ne nomme pas. Après une dissertation assez embrouillée sur le doute méthodique et le doute effectif qu'il oppose à la certitude de sa tendresse pour ses parents, le philosophe imberbe se déclare prêt à abandonner les champs de cailles, les marais à vanneaux et à hérons pour « le petit rond de la Houssinière ».



Portrait De Thomas Dobrée à l'âge de 19 ans.

Extrait du Catalogue général des Collections du Musée Th. Dobrée, Nantes 1906

Mort du père. - Au mois de décembre de cette année (1828), Thomas Dobrée mourut jeune encore. Sa perte fut cruellement ressentie par son fils, à qui il avait inculqué de hauts sentiments de probité et d'honneur et, ce qui ne gêne rien, des principes d'économie sévère. Pour le prouver, je citerai dans une de ses lettres le conseil « d'acheter un parapluie pour ne pas gâter ses habits ». Qu'on me pardonne ce détail un peu intime, mais qui, dans sa vulgarité, est fort caractéristique.

Son héritier se trouva en possession d'une grosse fortune que sa mère gèra, en liquidant peu à peu la maison d'armement sous la raison sociale Veuve Thomas Dobrée. Il dut plus tard l'accroître encore et elle avait plus que doublé au moment de sa mort, comme nous le verrons plus loin.

Misanthropie. - Haïssant le monde de plus en plus, dominé par sa sauvagerie qui lui faisait fuir les réceptions et les grands dîners, il passait l'hiver à Nantes, et l'été dans sa propriété du Grand-Blottereau, près Doulon. Son mariage avec Mlle Wilhelmine Jane Walsh, une Irlandaise très jolie, ses goûts très tôt éveillés de collectionneur, la construction et le legs à la Ville de sa maison devenue le musée archéologique, firent parler de lui, bien contre son gré. Je possède, le concernant, quelques souvenirs personnels, mais je n'aurais pu retracer que vaguement son attachante physionomie, si le Père Parent, missionnaire apostolique, son confident des dernières années, et une de ses anciennes servantes, Arsène Redasse, ne m'avaient fourni, chacun à sa manière, des révélations posthumes. Grâce à eux, on trouvera ici un Dobrée vrai, et que bien des gens qui l'approchaient ont à peine soupçonné.



Thomas Dobrée fut locataire au 1 Place Graslin, entre les deux cafés, de l'appartement du 3ème étage au-dessus de l'entresol, tandis que sa mère, veuve, occupait le 2ème étage.

Le poète. — Se douterait-on par exemple que cet homme impénétrable et d'une froideur bien faite pour tenir à distance les moins indiscrettes curiosités ait été un poète, épanchant aux heures de sa jeunesse ses espoirs, ses rêves, dans des stances parfois légères, adoptant plus tard pour scruter son âme, pour calmer ses doutes ou affermir sa foi, la forme concise du sonnet ? Des vers de Dobrée ! c'est une révélation, et ce qu'il a plu à sa femme d'en communiquer à la marquise de Blocqueville, née d'Eckmühl, a pu cependant faire dire à cette femme d'esprit, bon juge en la matière: « On peut être le plus docte des archéologues et le plus fin, le plus délicat des poètes ».

L'éloge excessif est ici complice de la courtoisie, mais, sans le prendre au pied de la lettre, on trouvera dans quelques tableaux rustiques, surtout dans les sonnets écrits de 1866 à 1880, de belles et profondes pensées, noblement exprimées.

Un voyage à Rome inspire à l'original écrivain une poésie qu'on qualifierait volontiers de réaliste sur les *Pescheries* ou *Poissonneries* de la Ville Eternelle :

« A Rome, le mardi se rendent au marché
Pour vendre leur poisson, dans le Tibre pêché,
Les grands paysans bruns et les filles trapues.
Ils ont fait leur abri de deux voutes rompues,
Dont l'une dans sa chute a longtemps hésité
Et par un vieil instinct de sa caducité
Reste comme un dormeur qui, sans tomber, chancelle.
Le poisson tout humide et palpitant ruisselle
Sur de longs blocs de pierre, alignés en étal,
Rebut de quelque ancien dallage impérial. »

La pièce ne se soutient pas sur ce ton, et glisse dans des détails qui font songer au *Ventre de Paris*, de Zola. Mais il n'était pas inutile de montrer un côté pittoresque dans le talent de Dobrée, très bien doué pour les arts, dessinant avec goût et facilité. Nous retrouvons ces qualités dans une autre poésie : *Midi au Village*. En voici quelques strophes qui peignent bien la torpeur où *Midi, roi des étés*, comme s'exprime Leconte de Lisle, plonge à la campagne bêtes et gens :

« Le forgeron dort dans la forge,
Le maçon s'étend sur un banc,
Le boucher ronfle à pleine gorge,
Les bras rouges encor de sang.
La guêpe rôde au bord des jattes,
Les ramiers couvent leurs pigeons
Et la gueule entre les deux pattes
Le dogue a des rêves grognons.
Un vent chaud traîne ses écharpes
Sur les grands blés lourds de sommeil
Et les mouches se font des harpes
Avec des rayons de soleil.
Immobiles devant les portes,
Sur la pierre des seuils étroits,
Les aïeules semblent des mortes,
Avec leurs quenouilles aux doigts. »

Pour avoir noté d'un trait sûr ces impressions rustiques, Thomas Dobrée aurait pu, comme un autre, monter au Parnasse et Pégase ne lui eut pas été rétif. Ce genre descriptif n'était pourtant pas celui qu'il préférait. Ses meilleures inspirations poétiques sont dues à la patiente étude de son moi.

Dans des sonnets philosophiques, fort dignes de trouver un éditeur, il atteint au pessimisme amer de Mme Ackermann, à l'anxieuse désespérance de Sully-Prudhomme. Un jour, il interroge la Grande Ourse, figure fatale, fixée au ciel par sept clous plantés dans un drap noir. Cette constellation le fascine, l'inquiète, trouble sa foi chrétienne, lui inspire les trois derniers vers d'un sonnet :

« Ta pieuse lenteur et ta froide lumière
Déconcertent la foi ; c'est toi qui, la première,
M'a fait examiner mes prières du soir. »

Sonnets d'un doutiste. - L'inconnu l'obsède: il voudrait descendre au fond du puits où la Vérité se cache, mais il a beau dérouler le câble jusqu'au bout, « sa prunelle hagarde » ne distingue rien. « Il oscille sans voir ni rencontrer d'appui. »

D'autres sonnets accentuent le doute et aussi le dégoût de la vie. L'un d'eux après avoir peint le malheureux décidé à mourir, à s'affranchir de la vie, par l'absorption de quelques grains de morphine ou un plongeon sous l'arche des ponts, se termine par trois vers très personnels, qu'il faut s'étonner de rencontrer sous la plume d'un homme favorisé des biens de la fortune. Exempt de maux réels, il s'en forgeait de chimériques.

« C'est la crainte de l'enfer qui doit arrêter, selon Dobrée, le désespéré sur la pente du suicide ». Prenant brusquement la place du pauvre diable, l'homme riche, l'homme heureux s'écrie :

« N'était cette frayeur et d'affliger ma femme
Dans la Loire, à minuit, j'irai bien me jeter. »

Des élans de foi et de repentir succèdent à ces cris de douleur, de chagrin et de révolte. Un sonnet de septembre 1880, et qui porte des retouches, des variantes, un souci de perfectionnement moral et de scrupules littéraires poussés à l'extrême, commence par une sorte de défi à la Divinité :

« Sans être consulté, jeté sur cette terre,
J'y gémiss accablé des rigueurs de ta loi. »

Et continue par des accents de repentir, des effusions chrétiennes qui ne vont pas cependant sans un retour de misanthropie, un étalage de colère et de haine contre l'humanité, ou du moins contre certains hommes :

« Seigneur, il faut t'aimer, il faut aimer son frère,
J'ai détesté plusieurs et j'ai grand peur de toi,
Dans mon remords amer, je regarde au Calvaire,
J'implore mon pardon, me tournant vers la Croix. »

Une des comédies de Térence porte un titre grec qui se traduit ainsi :

«L'homme qui se torture, le bourreau de soi-même ». Dans ses accès de doute, dans ses crises d'humeur noire et peut-être dans ses oscillations entre le catholicisme et le protestantisme, que lui prête l'abbé Parent, Dobrée semble avoir été ce bourreau volontaire. La pensée de la mort, de cette mort qui pour lui devait être tardive, l'agite aussi et l'obsède. « Il faudra donc mourir! » s'écrie dans un sonnet plus douloureux encore que les autres, cet homme qui avait tant de raisons pour vivre heureux. La peur de l'au-delà lui dicte l'interrogation terrible : Quel sera mon destin ?

Depuis Pascal, tremblant sans cesse à la pensée d'être damné, nul n'a scruté les livres saints avec plus de mystérieuse terreur, y trouvant au lieu de promesses de perpétuelles menaces, et jetant ce cri, un des plus lamentables qu'ait proféré une bouche humaine :

« J'y vois rayé de feu le gouffre le plus noir. »

Vie cachée. - Cette courte étude des poésies que Frédéric-Thomas Dobrée voulait laisser et qui resteront inédites nous a permis de pénétrer dans l'intimité de son esprit, de son âme même. Elle a ouvert au profit de quelques curieux le sanctuaire où se réfugiait cette nature à la fois timide et hautaine, sans cesse repliée sur elle-même et fouillant, comme avec un scalpel, tous les secrets de sa conscience. Mais elle laisse bien des choses inexplicables et nous n'aurons jamais la clé qui ouvrirait ce cœur compliqué. Nous ne saurons jamais pourquoi telle poésie fut écrite avec des larmes, selon l'expression du poète, dans la glose qui l'accompagne !

On devine ce qu'un tel homme a pu prendre de précautions pour cacher sa vie, pour la dérober à tous les regards.

En dehors d'une saison à Nérès, d'un court séjour à Paris, de séjours méthodiquement réglés dans sa belle maison de campagne du Grand-Blottereau, qui avait appartenu aux parents de sa femme, les Sioc'han de Kersabiec, de ses promenades en voiture avec ses deux chevaux Sultan et Negro, de ses rares apparitions au Cercle des Beaux-Arts, de sa participation à des affaires commerciales, de sa commandite à la banque nantaise Naudin et Durand-Gasselin, de ses avances à l'usine Lareinty, qu'il n'avait pas tenu secrètes, - les Nantais, ses concitoyens ne savaient rien de lui, ou à peu près. Les agents de change Paul Verne et Lalo exécutaient ses ordres de bourse. L'arbitre loux était son conseil pour les prêts commerciaux, et Peigné-Lebeau gérait ses propriétés. Il recevait par exception quatre ou cinq personnes par semaine à des jours fixes et à des heures indiquées. Autrement il était impossible de forcer sa porte. Il refusa de recevoir un haut personnage de Guernesey. L'évêque Laroche arrivant en voiture se fit annoncer et ne reçut d'autre réponse que : « Monsieur ne reçoit pas ».

Deux fois par an, dans un grand diner offert dans le « salon de marbre » et servi par des maîtres d'hôtel en culotte courte, il recevait ses rares amis: Philibert Doré, le général Mellinet, Mesnard, Van Iseghem, Moller de Fontenay, Mosneron-Dupin, son camarade d'enfance qui seul le tutoyait, mais aucun des convives n'a jamais trahi les secrets de son intimité. Il restait le sphinx indéchiffrable.

Sa gouvernante, Adèle Redasse (JLL / *la femme de chambre se prénomait en fait Arsène*), m'a donné quelques détails sur ses habitudes. Il se levait très tard, déjeunait sobrement, ne buvant guère que du thé, puis il lisait le *Journal des Débats* et se plongeait dans ses livres toute la journée, toute la soirée, une partie de la nuit, car il ne se couchait qu'à deux heures du matin. Son livre de chevet était la *Stigmatisation* du docteur Imbert Gourbayre de Clermont.

Visite à Dobrée. - Cet homme m'attirait: je l'avais vu plus d'une fois traverser la ville dans son carrosse, traîné par deux chevaux que conduisait un cocher à la mode d'autrefois, coiffé d'un chapeau à large galon d'or. Je savais, comme on le savait à Nantes, sans qu'on y pénétrât jamais, que son château Louis XV du Grand-Blottereau était une superbe demeure, que le parc renfermait des chênes séculaires, une pièce d'eau cimentée, un étang avec une île. Une rumeur, peut-être une légende, voulait que les vastes pièces du château renfermassent des caisses venues de Chine, du temps de Dobrée le père, qu'elles étaient pleines de porcelaines anciennes et de laques précieuses qui n'avaient jamais été déballées.

Mais ce qui me faisait surtout désirer de lier commerce avec ce septuagénaire robuste, aux favoris blancs, au teint coloré, au type de milord anglais, et qu'une claudication, résultat d'un accident d'enfance, empêchait de sortir à pied et de se montrer en public, ce qui excitait avant tout mon intérêt, c'était nos goûts communs de collectionneurs.

Tout jeune, Dobrée avait eu cette passion de la curiosité qui était devenue aussi la mienne. Je savais qu'il possédait un remarquable dressoir, venant d'Anne de Bretagne, une bonne pièce de dinanderie: l'aquamanile du Lai d'Aristote, et un très bel émail cloisonné, reliquaire du VIIème siècle provenant de Senet Calmenius, prince d'Auvergne, et bien d'autres trésors encore.

Bref, je désirais beaucoup connaître sa collection, approcher l'homme que je saluais de loin en loin, quand il m'arrivait de le rencontrer. Mis au courant de ce désir, assez content peut-être de causer avec le chroniqueur de la curiosité au *Figaro*, que j'étais alors, il me fit savoir qu'il me montrerait avec plaisir quelques-uns de ses livres. Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Je pénétrai dans son appartement, au quatrième étage, Place Graslin, qu'avait habité son père. Le mobilier n'avait rien de très artistique: c'était celui d'un riche bourgeois du temps de Louis-Philippe.

Courtois, mais froid, Dobrée tira d'un meuble, sorte d'armoire, ou plutôt de commode, des spécimens très remarquables de livres illustrés du XVIIIème siècle, magnifiques exemplaires des *Chansons de la Borde*, des *Contes de La Fontaine*, des *Baisers* et des *Fables* de Dorat, et des ouvrages que Gravelot, Eisen, Freudeberg, Moreau ont décoré de leurs petits chefs-d'œuvre. Comme qualité de papier, tirage des planches, reliure, les livres étaient on peut le dire triés sur le volet. Dobrée les tirait un à un de leurs casiers, me les montrait, me les laissait toucher comme à regret. Il paraissait jouir de mon admiration. Mais la communication s'arrêta là, je ne vis rien de ses estampes de Callot, d'Abraham Bosse et de Rembrandt, dont il possédait la pièce aux cent florins, ni de ses belles épreuves de Watteau, Boucher, Fragonard, et des pièces en superbe état de couleur de Debucourt. Il ne me montra pas ses autographes, ni ses lettres aux lacets de soie, qui lui venaient des ventes Trémont et de la collection Lajarriette, ancien trésorier de Nantes, et constituaient surtout le fonds le plus précieux de sa collection. Cependant, son flair l'avait trompé parfois: M. le chanoine Durville a prouvé, avec pièces à l'appui, que l'un des documents les plus précieux était truqué et devait provenir de l'officine de quelque Vrain Lucas. Il faut lui tenir compte d'avoir su acquérir les pièces du procès La Chalotais et le manuscrit de la *Jeune Captive* d'André Chénier. Il n'avait pas hésité à payer 300.000 francs les Sermons de saint Bernard et d'Abélard, qui compte soixante pages de plus que le manuscrit de la Bibliothèque Nationale et qu'il tenait loin des regards, précieusement enfermé dans une boîte de velours rouge parsemée de pierres précieuses. Il avait aussi le *Livre de Chasse* du roi Modus, l'*Histoire* de Philippe de Commines, ornés de splendides miniatures.

Toujours le même homme, il s'amusait fort de voir que l'on cherchait vainement où pouvait se trouver un incunable breton, la *Grande Absolte de Pâques*, dont il possédait le seul exemplaire connu. Son ami et correspondant à Paris, Giraud de Sabines, achetait pour lui avec ordre de ne prendre que des pièces d'une conservation irréprochable.

Les Irlandais. - Ma visite à Dobrée date de 1883. Le collectionneur original avait depuis longtemps fait commencer, par l'architecte Simon, avec lequel il n'avait pu s'entendre, la construction de son musée bâti sur ses plans. Les entrepreneurs Lediber frères, sous la direction de M. Boismen, achevèrent d'élever, à l'endroit du castel du duc de Bretagne Jean V, la sévère façade qui évoque l'idée d'un monastère ou d'une prison, avec des ours grognons, modelés par le propriétaire, et des gargouilles fantastiques faites de grotesques qui se tiennent le ventre et dont l'attitude rompt la tristesse de l'édifice.

Pendant les longues années que dura ce travail colossal, la maison Dobrée fit l'étonnement des Nantais. Devant cet ensemble de pierre qui prenait des formes variées, chacun des passants était tenté de s'écrier, en modifiant un peu l'interrogation connue : « Sera-t-il église, palais ou château ? » La maison est devenue musée, et loge aujourd'hui, avec les collections du donateur, les anciennes collections archéologiques de la Ville. Dans une visite du plus autorisé des juges, M. Léopold Deliste, directeur de la Bibliothèque Nationale, a dit : « Il y a, ici, plus de raretés qu'à Chantilly. »



Mais que de peines coûta cette construction ! M. Dobrée ne voulut admettre pour la demeure de son choix que des matériaux de premier ordre. Désespérant de les trouver dans les carrières de Miséry au bout du quai de la Fosse, il découvrit, aux environs de Vertou, une carrière encore inexploitée, qu'il acheta et pour laquelle, disait-il en riant, il payait 10 centimes de contribution; Prévy, son équarrisseur de pierres de taille, en tirait des blocs de granit résistant, aux tons fauves et dorés. Avant d'entrer dans la composition d'un monument destiné à braver les siècles, la mise au point de chaque pierre était soigneusement contrôlée, M. Dobrée les examinait une à une, avec une petite jauge d'argent, mince comme une feuille de papier. La lame ne devait pas passer par les

interstices de l'assemblage. Autrement, la pierre défectueuse, impitoyablement écartée, allait rejoindre les blocs destinés aux murs de l'enclos.

Des difficultés d'un autre ordre retardèrent l'achèvement de la maison Dobrée, qui imposait l'éventrement, la démolition de tout un quartier. Cette disparition était aussi une désaffectation. Depuis les temps lointains où les prêtres irlandais avaient abandonné les terrains autrefois occupés par le manoir de la Touche, des femmes de moeurs faciles avaient pris possession des rues avoisinantes et la rue des Catherinettes, qui tirait son nom d'un couvent de religieuses, aurait pu s'appeler plus exactement rue des Madeleines ou des Madelonnettes non repenties. La Municipalité de Nantes, Edouard Normand étant maire, et Gabriel Lauriol, premier adjoint chargé des travaux publics, voulaient faire acheter le pâté de maisons suspectes à M. Dobrée, qui s'y refusait, demandant une simple expropriation des bourdeaux de ribaudes, qu'il finit d'ailleurs par obtenir. Plus tard, la mairie Guibourd de Luzinai, qui succéda, mit d'autres bâtons dans les roues pour un nouveau dégagement. M. Guibourd avait dans le voisinage une maison et il craignait, en la comprenant dans la vente, qu'on ne l'accusât d'avoir agi au mieux de ses intérêts. Avec sa ténacité bretonne, compliquée de flegme anglais, Dobrée vint à bout de tous les obstacles. Il vit sa maison achevée, ne l'habita jamais d'ailleurs et n'y vit pas l'installation définitive de ses collections. Il ne fit que la léguer de son vivant, non à la Ville de Nantes qui l'avait froissé, mais au Département de la Loire-Inférieure. Toujours bizarre, il ne voulut pas recevoir la délégation du Conseil général qui vint le remercier.

Le dessin d'un dragon accroché aux flancs de la tour, la rédaction d'une inscription celtique en bronze, qui le surmonte, l'avaient longtemps préoccupé. Le peintre Toulmouche dessina le dragon accroché au flanc de la tour et M. de la Villemarqué, l'auteur du « Barzaz-Breiz », rédigea l'inscription. Celle-ci, qui relève de la langue gauloise, plus que d'aucun dialecte breton,

*Ann a ianef
A vog ach'hanoun,*

signifie en français :
L'incertitude me dévore.

Vieux Protestant et Jeune Catholique.

- Cette devise énigmatique, état d'âme d'un désespéré, s'applique admirablement au Dobrée intime que m'a révélé l'abbé Parent. Des relations se nouèrent entre le prêtre catholique, jeune encore et le huguenot méfiant, soupçonneux et inquiet. Ces relations prirent pendant cinq ans, de 1890 à 1895, le caractère le plus assidu, même le plus cordial. On n'en saurait douter.

Dobrée perdit sa femme le 18 août 1889 et la regretta très sincèrement. Le Père religieux de l'ordre des Carmes, m'a raconté comment alors il pénétra chez le sphinx. Après cette perte, la terreur religieuse s'empara de l'âme de Dobrée. Demanda-t-il lui-même, lui conseilla-t-on, dans un moment de trouble, la société d'un prêtre jeune et indépendant de fortune ? Toujours est-il qu'on lui signala, qu'on lui conduisit l'abbé Parent, missionnaire instruit, intelligent, animé d'un ardent esprit de prosélytisme. La première entrevue fut glaciale, mais dès la troisième, l'abbé Parent sentit qu'une sorte d'attraction mystérieuse s'établissait entre son interlocuteur et lui.

Il entreprit de convertir le protestant de race et de principe à la religion catholique, moins austère et plus consolante.

La glace rompue, l'intimité s'établit peu à peu, se fortifia par des entretiens de chaque jour et ne se démentit jamais.

La controverse religieuse revenait sans cesse dans ces conversations qui auraient mérité de nous être conservées.

L'homme impénétrable avouait que, vers l'âge de vingt ans, privé d'un père qu'il vénérât, qu'il admirait, l'incrédulité, le matérialisme l'avaient terriblement tenté. Mais l'étude de la religion lui inculqua de solides convictions qui devinrent la règle de sa vie. « Impossible, disait-il familièrement, d'être incrédule. La religion s'impose. »

Comment devint-il ce doutiste qui se révèle jusque dans l'inscription légendaire que sur sa maison il lègue à la postérité ? C'est par défaut de méthode et de direction, répond l'abbé Parent, qui prétendait lui faire trouver dans la conversion au catholicisme cette direction spirituelle réclamée par son âme.

Le prêtre eut des moments de découragement. En 1892, voyant que ses travaux de controverse écrite et ses discussions verbales ne gagnaient pas de terrain sur un esprit incapable de prendre une détermination, il craignit qu'on l'accusât de captation d'héritage. Il voulut se retirer par convenance.

- Revenez me voir, restez moi ! s'écria Dobrée, avec l'accent d'une sincère émotion.
- Non, non, cher Monsieur, répliqua l'abbé, avec l'autorité que lui donnait son caractère sacré, mes visites vous rendraient plus coupable qu'avant. Je vous ai éclairé et vous n'usez pas des lumières que je vous donne.
- Eh bien, sauvez-moi, ayez pitié de moi, conclut le protestant, incessamment tourmenté des affres de l'au-delà. L'abbé Parent promit de revenir, mais à condition qu'il ne serait plus question de religion entre eux. On sait ce que pouvait valoir une telle promesse.

Propos de Dobrée. — Uniquement préoccupé du salut de l'âme de Dobrée, le prêtre ne l'entretenait pas de questions temporelles, évitant même de lui recommander des pauvres. Mais cet homme si riche ne pouvait se dérober à l'obsession, presque au cauchemar, de sa richesse.

- J'ai de l'argent un peu partout sur la terre, disait-il un jour à l'abbé Parent.

Connaissez-vous un panier assez grand pour mettre en billets de banque ma fortune ?

- Oui, Monsieur, répliqua l'abbé, un cercueil ! »

Il pâlit sous ce coup droit, puis reprenant contenance :

- Mais, Carme de mon coeur, j'ai fait le bien, j'ai été payé d'ingratitude.

- Oui, Monsieur, souvent à 5 %, répartit le prêtre inflexible.

La grosse fortune de Dobrée rend vraisemblable un récit de sa domestique Arsène, qui aurait passé des nuits à détacher des coupons et ne se couchait que lorsque, pris par la crampe, son pouce, engourdi dans l'anneau du ciseau, ne pouvait plus fonctionner. Elle trouva un jour un billet de banque de mille francs dans un panier à papier. De là s'explique cette indifférence qui lui firent laisser dans une banque de Londres, sans en réclamer les intérêts, 60.000 livres sterling.

Cette opulence était doublée d'idées bizarres qu'il tentait lui-même d'excuser. Il aimait à dire :

- Je ne veux pas faire trop de bien dans ma vie, de peur qu'on parle de moi.

Il ajoutait avec plus de sincérité encore :

- Et aussi d'être assiégé de mon vivant par les sollicitateurs ou d'être accablé de remerciements. »

Voici encore un trait de son caractère. Paul, son jardinier du Grand-Blottereau, venant lui régler ses comptes qui montaient à 2000 francs et un petit appoint crut pouvoir se dispenser de donner les centimes. Dobrée les lui réclama et, quelques jours après, montant en voiture, le jardinier lui apporta le petit solde qu'il avait négligé. Son maître lui dit très simplement, en le remerciant de sa ponctualité : - Les sous font les francs.

Testaments. Bien complexe, ce personnage, montrant à l'occasion qu'il savait faire grandement les choses, ayant de vastes projets philanthropiques, qui ne devaient, selon ses intentions, se réaliser qu'après lui. Il thésaurisait sans doute pour être utile à l'humanité lorsqu'il aurait disparu. Il voulait que ses fonds fussent inaliénables, régis par une société de ses amis, qui, à la mort successive de chaque membre, élirait un représentant pour remplacer le défunt. Mais il n'arrêtait rien et refaisait sans cesse son testament avec des codicilles qui lui venaient tout à coup en tête et qu'il inscrivait instantanément, pour s'en souvenir, sur la bordure du journal qu'il lisait.



Portrait posthume de Thomas Dobrée
Oeuvre, réalisée en 1898, de Paul Chabas (1869-1937)

Fin de Dobrée. Depuis quelque temps ses forces déclinaient. Il ne donnait plus que des signatures. Le 4 octobre 1895, Frédéric-Thomas Dobrée qui, depuis quelques jours, avait des crises d'urémie et devenait d'une maigreur extrême, voulut prendre un peu de repos, avant l'heure accoutumée et, après la visite de M. Briant, qui gérait ses propriétés à Châteauneuf, dans la Sarthe.

- Je suis las, dit-il, et désire me coucher. »

Puis il ajouta :

- Mon mal s'aggrave ! je souffre partout ! »

Le cœur se prenait. On courut chercher le docteur Aumaître, qui était absent. Le pharmacien voisin prescrivit des frictions; elles n'amenèrent aucun résultat. En vingt minutes, le malade passa, exhalant ces dernières paroles, qui pouvaient être différemment interprétées :

- Qu'est-ce que j'ai fait ? »

Le Père Parent, qui le voyait chaque jour et lui servait de secrétaire, au bras duquel il avait fait ses dernières promenades, arriva en toute hâte, comme il venait de rendre le dernier soupir.

Suivant son désir, ses funérailles furent simples sans lettre de faire part, mais avec un corbillard disparaissant sous les fleurs. Détail lugubre, la châsse éclata comme on la descendait péniblement dans l'escalier de sa demeure, place Graslin.

Epilogue. Dobrée a laissé par testament une lourde tâche et une grande responsabilité morale à son exécuteur testamentaire, pour l'emploi, en bienfaits, de sa grosse fortune. Cet honnête homme, très original, qu'une méfiance exagérée retenait dans ses élans de bienfaisance est mort plus méconnu encore qu'inconnu. Ce fut un mélange inconcevable de grandeur et de politesse. Un cœur pavé de bonnes intentions.

Requiescat in pace !

Paul Eudel

Alfred Parent un Révérend Père frappé de *suspense* !

De tous les contemporains cités par Paul Eudel, un retient particulièrement l'attention : le Père Parent qui on l'a vu servit de secrétaire et de confident à Thomas Dobrée et l'accompagna de 1890 au décès du collectionneur en 1895.

On ne sait rien de la scolarité et de la formation du Père Parent et peu de sa carrière. Pour l'heure on sait qu'il appartenait à l'ordre des Carmes et fut missionnaire apostolique à Nantes, depuis 1873 selon le *Dictionnaire biographique de Loire-Inférieure* (Paris, Henri Jouve, 1895).

Il s'agit d'Alfred Parent (1852-1927) qui n'avait donc pas encore quarante ans lors de sa rencontre avec Thomas Dobrée.

Il est né le 17 août 1852 à Nantes. Il était le fils de René Parent (1814-1892), un menuisier installé Place de Bretagne au 23, et de Joséphine Jeanne Parent née Lagier.

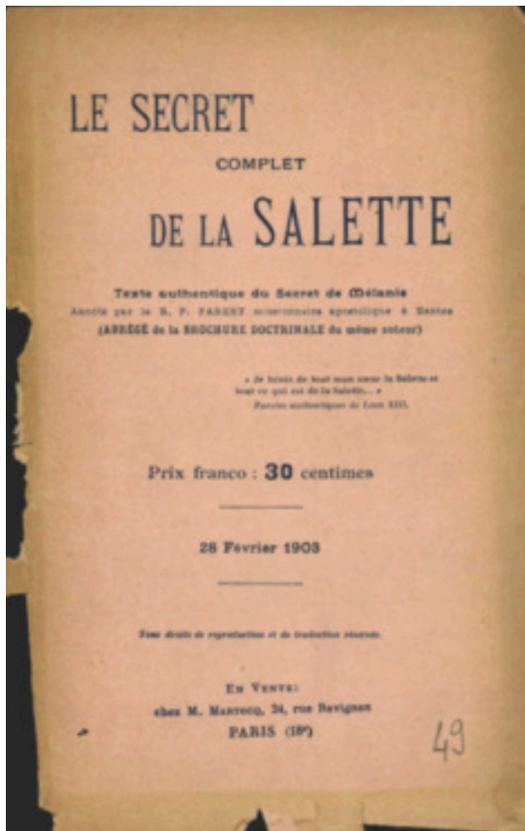
Ce 23 Place de Bretagne fut l'adresse de la famille Parent durant de nombreuses années. Alfred Parent y vécut lui-même et y décéda à 74 ans le 6 janvier 1927.



Révérend-Père Alfred PARENT
Missionnaire apostolique,
décédé dans sa 75^e année, muni des Sacrements de l'Eglise.
Le deuil se réunira à son domicile, 23, *Place Bretagne*, le lundi 10 janvier, à 9 heures 15.
Offices : *Basilique Saint-Nicolas.*
Inhumation : *Cimetière de Miséricorde.*
De la part de Monsieur et Madame G. PARENT père, Monsieur et Madame G. PARENT fils, Monsieur et Madame **Alfred PARENT** et de leurs enfants, ses frère, belle-sœur, neveux et nièces, petits-neveux et petite-nièce.

Alfred avait un frère plus jeune, René Gustave, né en 1853. On trouve René Gustave à la même adresse, installé comme marchand de meubles, ainsi que ses fils Alexandre Gustave, né en 1879 ébéniste, et Alfred Marie, né en 1884 employé de commerce qui lui quitta Nantes en 1910.

Le moins qu'on puisse dire est que le Père Parent ne fut pas bien vu des autorités ecclésiastiques. En effet, sous la plume de l'évêque de Nantes, Pierre-Emile Rouard, on apprend que par « pur privilège » il avait été concédé au Révérend Père Parent le pouvoir dans le diocèse de Nantes « d'y entendre les confessions et d'y prêcher la parole de Dieu » mais que ce double pouvoir lui a été retiré par l'évêque « le 11 janvier 1898, pour des ingérences illégitimes dans les questions les plus délicates, et pour des faits



nombreux accusant une tendance à un mysticisme jugé aussi faux que dangereux ». Une décision d'ailleurs approuvée par le Saint-Office.

Selon l'évêque, l'acte de son autorité, a été constamment incriminé par le Père Parent, dans des écrits publics et des lettres intimes « comme le résultat de la suggestion hypnotique d'un voyant devenu démoniaque ».

D'autant « que se déclarant, sur de prétendues révélations, voyant et directeur de voyants » le Père Parent critique, condamne, use de propos infamants à l'égard « des Prélats les plus éminents et les plus vénérés ».

Mais l'affaire ne s'arrêta pas là car Alfred Parent a publié en 1903 deux opuscules *Le Secret complet de la Salette étudié* et *Le Secret complet de la Salette annoté* sans aucun *imprimatur*, des opuscules « de nature à scandaliser les fidèles par un défaut flagrant de soumission pour les

jugements et les actes du Saint-Siège ».

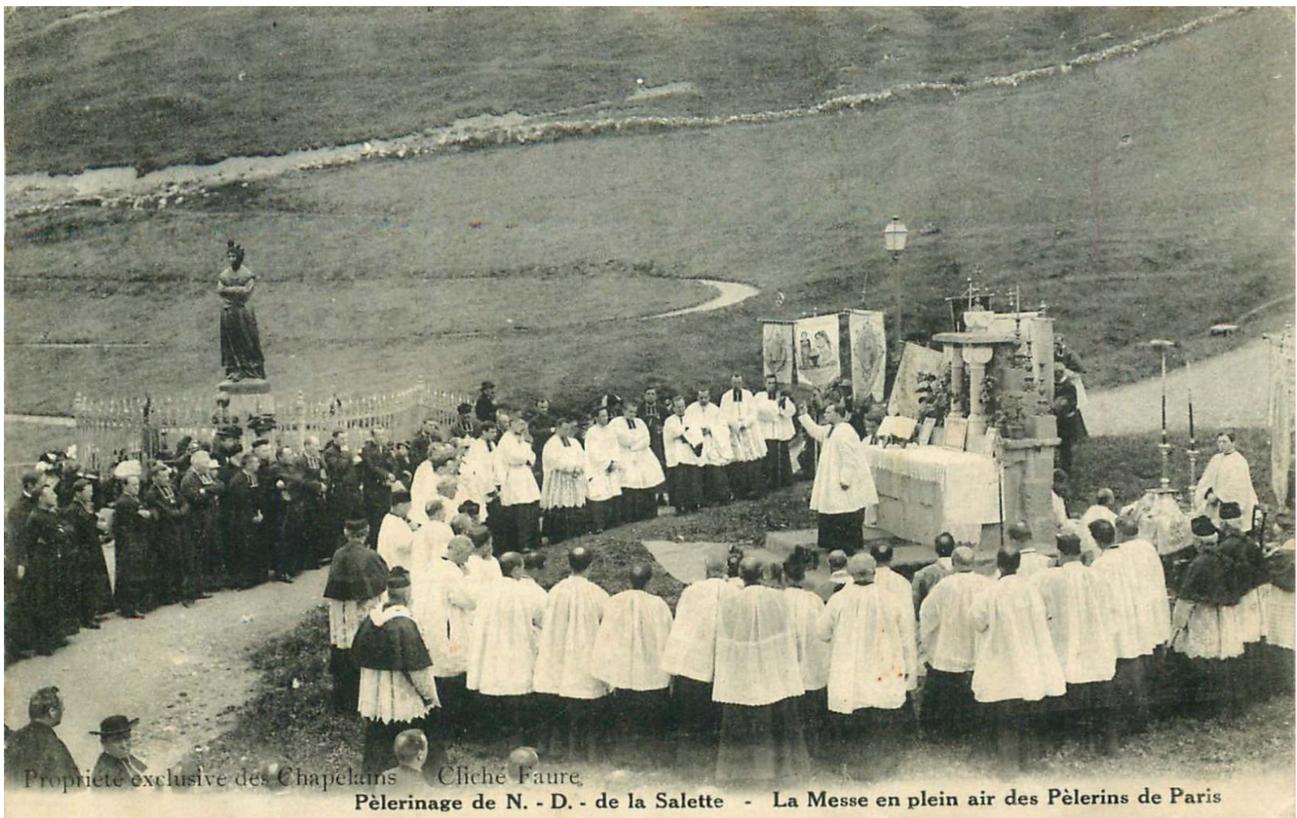
Il en résulta que, par une ordonnance en date du 6 avril 1903, l'évêque de Nantes déclara « le Révérend Père Alfred Parent frappé de suspense par le Tribunal du Saint-Office ». Il lui fut défendu de célébrer la messe dans tout le diocèse, de prendre place au chœur et de porter l'habit de chœur lors des offices publics dans toutes les églises et chapelles du diocèse. En outre ses deux opuscules furent mis à l'index et donc interdits de lecture à tous les diocésains. L'évêque de Grenoble, Paul-Emile Henry, confirma dès le 1er mai 1903 l'interdiction de lecture à tous les prêtres et fidèles de son propre diocèse.

Pourquoi Grenoble dira-t-on ? Il faut revenir sur La Salette et parler d'une prétendue « apparition de la Sainte Vierge » le 19 septembre 1846 dans un pâturage à 1800 mètres d'altitude sur le territoire de la commune de la Salette-Fallavaux, dans le canton de Corps (Isère). Apparition mariale, aux dires de deux jeunes bergers : Mélanie Mathieu (appelée aussi Calvat et qui deviendra Soeur Marie de la Croix) (1831-1904) et Maximin Giraud (1835-1875). D'où le terme de « voyant » employé par l'évêque à l'égard de Parent.

En réalité la Dame apparue serait une certaine Marguerite Louise Constance Ferréol de la Merlière (1790-1868), d'abord religieuse au sein de la maison de la Providence à Corenc (Isère). Mlle de la Merlière était dit-on connue pour son mysticisme et son tempérament d'apôtre...

L'apparition mariale de la Salette déclencha de nombreuses polémiques entre partisans et détracteurs de l'apparition. Au nombre des opposants des athées, des libre-penseurs, des protestants (pasteurs et fidèles) et aussi nombre de religieux catholiques. On ignore si le Père Parent s'entretint avec Thomas Dobrée de La Salette ! Ses biographes, Paul Eudel puis à sa suite M-C Rousselot (auteur d'un mémoire de maîtrise : *La fortune de J-F T. Dobrée*, Nantes 1988) et Philippe Hervouët (auteur d'une biographie romancée : *Thomas et la passion du beau*, Nantes 1997) ne disent rien de La Salette.

Alfred Parent n'a pas cessé pour autant de soutenir la thèse *mélaniste* (en référence à Mélanie Calvat) de l'apparition et de braver Rome. Ainsi il entretint une correspondance avec un autre mélaniste, l'abbé Emile Combe (qui n'a rien à voir bien sûr avec l'anticléric « père Combes »). Parent publia, en 1904 sous le prêtre-nom H. Lainé un nouvel opuscule : *L'apocalypse éclairé par la révélation de la Salette*. De 1907 à 1914, il fut le principal rédacteur de la revue mensuelle *Le Pèlerin de Marie* (85 numéros), dirigée par le mélaniste Joseph Nalès (1856-1914), et en devint brièvement l'animateur à la mort de Nalès. Son commentaire de la théorie de la rénovation du genre humain, proscrite par la Congrégation de l'index, lui doit en mai 1909 une condamnation de l'évêque Rouard. En août 1909, le mensuel *Le Pèlerin de Marie* est condamné par l'archevêque de Paris. En 1914, toujours dans *Le Pèlerin de Marie*, Parent donne pourtant une *Biographie de Maximim Giraud* et *La « Grande nouvelle » du secret de la Salette...*



Pour autant l'Eglise a reconnu l'apparition de La Salette. En 1852, un sanctuaire marial a été construit sur le site de la supposée apparition, objet toujours aujourd'hui de pèlerinages, et une congrégation, *Les missionnaires de Notre-Dame de la Salette*, a été fondée et est aujourd'hui présente dans le monde entier, mais c'est là une autre histoire tout comme celle des messages délivrés aux deux bergers et des « secrets » remis au pape Pie IX en 1851 et retrouvés en 1999 par l'abbé Michel Corteville alors qu'il rédigeait une thèse de théologie sur La Salette. Ajoutons qu'un peu partout (à Nantes près de la place Desaix) on bâtit des chapelles ou églises dédiées à Notre-Dame de la Salette.

Jean-Louis Liters

